

XYZ. La revue de la nouvelle

Transit à YUL

Gisèle Villeneuve



Number 100, Winter 2009

Cent

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/2673ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Villeneuve, G. (2009). Transit à YUL. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (100), 73–79.

Transit à YUL

Gisèle Villeneuve

JUDITH faisait de l'escalade. Le ciel était gonflé d'une lumière gigantesque. Son téléphone satellite a sonné. Impérieux. Elle a dû descendre et se presser.

Arrivée à Dorval, à YUL, en jet privé, elle saute dans un taxi lorsque la trombe d'eau s'abat sur la ville. Partout, des voitures en panne bloquent la circulation déjà congestionnée. À une vingtaine de rues de sa destination, pour aller plus vite, elle descend du taxi. Pauvre chauffeur en rade ! Elle lui donne un gros pourboire, l'argent, cadeau d'Aubray, comme ce vol de luxe depuis Calgary.

Elle attend aux intersections que le feu vert lui donne la permission de traverser. Autour d'elle, les Montréalais trempés s'élancent dans les rues sans regarder. En montagne, on ne se lance dans le vide qu'après avoir vérifié ses ancrages. Seulement alors se laisse-t-on glisser en rappel. Un rappel que les corps tombent en chute libre et que l'atterrissage ne pardonne que s'il se fait en douceur.

Sac au dos et vêtue pour le pays sauvage, Judith marche de son pas montagnard, sa peau croutée de sueur. Il pleut à torrents, la lumière, indécise sous cette eau granuleuse. L'alpiniste est pressée de reprendre l'avion et de remonter dans ses montagnes. Elle est descendue en rappel accéléré sans avoir eu le temps de se changer, de changer d'idée.

« Viens-t'en comme tu es. J'ai tout arrangé à l'aéroport. Apporte ton barda d'escalade. »

Voilà trente-quatre ans qu'elle n'avait entendu la voix de café du parrain. Cette voix grave et voilée qu'elle associe depuis l'enfance à tous les pilotes de ligne. « Ne lambine pas. C'est urgent. » Elle avait bien protesté, il réussissait encore à l'impressionner.

Le vieux barbon. Grincheux sévère inflexible. Exigeant. Exigeant la sainte paix, répétait-il à ses enfants qui n'entendaient rien. On s'est peint un masque et on est devenu

dégueulasse aux yeux de ces perturbateurs. On a raconté avoir fait de sa vie une grande manigance. On a trafiqué les choses et les émotions, on a triché au jeu et en amour, on a engendré et on ne s'est occupé de personne, on a investi perdu gagné, on a amassé, on a dépensé, on a flirté promis trompé et on a plané dans le bleu du ciel dans l'antracite des tempêtes, vers les couchers de soleil vers les levers de soleil, pilote extravagant des années héroïques des premiers vols transocéaniques de masse qui ne transitait par YUL que pour dormir. Puis la vieillesse est arrivée avant le temps ; déjà, c'est toujours trop tôt. La vue baisse, les réflexes ralentissent. Avion encore solide qu'on relègue dans son hangar parce que la foudre a trop de fois frappé le fuselage, le maître des lieux s'est parqué dans sa maison encombrée de meubles et de filles, de gendres et de marmots. L'homme acariâtre a mis tout ce beau monde à la porte et a gardé les meubles.

Judith, guide de montagne qui ne perd jamais le nord, est désorientée à YUL. En plein pays sauvage, habituée à mémoriser le relief, à lire les cartes topo, à entrer les coordonnées dans son GPS, elle s'oriente mieux que dans les rues, instinct alerte, car s'égarer en montagne peut devenir une erreur fatale. En ville, elle n'a qu'à héler un taxi. Aujourd'hui, elle cherche la maison avec sa porte carnaval qu'Aubray avait peinte comme un masque de fête pour sa filleule malgré les protestations de sa femme pour qui l'excentricité barbouillait la toute importante discrétion.

Un par un, dès leur sortie de l'inconscience primaire, les cousins cousines de Judith développaient une frousse du diable de l'homme irascible. Elle, pourtant, manifestait une certaine curiosité envers son parrain, probablement à cause de la distance. Son père, contrairement à ses sœurs résolues à vivre en famille chez le pilote de ligne, avait en effet refusé d'habiter l'ancien presbytère de pierre.

À six ans et demi, Judith glissa dans la boîte aux lettres de la porte du parrain une carte postale arborant des palmiers échevelés que ses parents avaient reçue d'amis en vacances.

74 Au verso, sur les mots anglais qu'elle ne comprenait pas à

l'époque, elle avait dessiné une maison en orange criard. Dans la fenêtre, un homme tournait le dos à un arbre au feuillage hirsute duquel tombaient, allègres, des pommes-chats aux sourires fendus jusqu'aux oreilles et queues en points d'interrogation. Le chenapan garda le dessin. Par la suite, il n'atterrit nulle part sans s'approvisionner en cartes postales.

À cinquante ans, il atterrissait pour la dernière fois, alors qu'elle, à seize ans, s'envolait vers son grand air et ses pics à l'infini, munie d'un aller simple. De loin en loin, il envoyait à sa belle vilaine une carte postale sans message au verso. Devait-elle décoder l'image ? Quoi déchiffrer dans la Mosquée bleue d'Herât ou les Grandes Dunes de la Saskatchewan, le marché aux tissus de Hong Kong ou la course de wagons au Stampede de Calgary ? Au début, elle répondait par de longues lettres qu'il lui retournait sans les avoir décachetées. Correspondance énigmatique à sens unique ; c'était son entêtement. Alors, elle prit l'habitude de lui renvoyer ses cartes avec, au verso, un laconique « Tout va bien » ou « Ai conquis vertige » ou encore « Obtenu brevet guide de montagne ». Pendant trente-quatre ans. Jusqu'à ce coup de téléphone qui avait enfreint la règle du vieux bougon.

Sous la pluie qui ne tombe que par grosses gouttes intermittentes, Judith observe une falaise parsemée de pépites de mica. Elle ne reconnaît rien. La raison lui dit que c'est la maison du parrain qu'elle examine de la cave au grenier. Le nom de la rue, le numéro de la porte le prouvent et son plan de la ville confirme qu'elle est dans Rosemont. Malgré les points de repère irréfutables, elle ne voit qu'un piton rocheux à escalader. Aubray ne l'avait-il pas sommée d'emporter son équipement d'escalade ?

À force d'étudier la paroi, elle découvre près du sommet une ouverture creusée dans le roc qui, au lieu d'absorber la lumière comme l'entrée d'une caverne, reflète la couleur mate de l'étain. Elle hausse les épaules pour équilibrer le poids de son sac sur son dos et traverse au feu vert. Les quelques mètres d'un trottoir à l'autre corrigent sa perception visuelle.

Devant la porte carnaval, qui lui arrache un large sourire malgré ses couleurs défraîchies, on a tiré et cadennassé une grille de fer. Devant les fenêtres, de la cave au troisième étage, à l'exception de cette vitre sous le toit qui réfléchit la lumière du jour, on a cloué des panneaux de bois. Le cinglé ! Il s'est barricadé dans sa tour de contrôle, sachant qu'elle seule de la famille pourra lui rendre la dernière visite.

Judith fait basculer son sac à dos par-dessus la haie de chèvre-feuilles et enjambe la clôture du jardin. Elle ajuste sa lampe frontale, enfle ses chaussons d'escalade, puis noue un bout de sa corde à son sac posé dans les herbes mouillées et l'autre bout autour de sa taille, à l'ancienne, sans baudrier. En examinant sa voie de grimpe, elle se frotte les doigts pour stimuler la circulation. Elle prend son temps avant de s'engager. Trois étages jusque sous les combles, elle estime même pas vingt mètres. Pourtant, si elle décolle du mur, elle s'empalera sur les montants de fer de la clôture travaillés en forme de flèches.

Elle trouve deux bonnes prises pour les mains, appuie le bout d'un pied sur une pierre en saillie et se hisse à trente centimètres du sol. Redoublant de minutie, elle grimpe en coinçant un gros orteil puis l'autre dans les interstices des pierres, s'agrippant aux minuscules imperfections de la muraille jusqu'à ce qu'elle atteigne le faux tain détecté de l'autre côté de la rue.

Sur sa peau, des traces fraîches de transpiration s'ajoutent à la sueur séchée de sa dernière escalade, là-bas dans les Rocheuses. Si les guides la voyaient varapper à YUL ! Les jambes largement ouvertes pour maintenir l'équilibre, elle insère les quatre doigts de la main gauche dans une fissure et exerce une pression vers le haut tandis que le pouce replié oppose une pression vers le bas contre la pierre rugueuse. Sa main droite atteint le châssis de métal et la fenêtre coulissante s'ouvre facilement.

Judith entre dans l'obscurité du grenier. Tout en reprenant son souffle, elle tire le mou et, lorsque la corde d'escalade se tend, elle hisse le sac à dos, puis allume sa lampe

« Tu atterris à l'heure, toi, dit la voix de café si près que l'alpiniste sursaute de frayeur. Tu vas m'enseigner ça, la descente en rappel. »

Sous le faisceau de la lampe, Aubray, tiré à quatre épingles dans son uniforme de commandant, domine Judith de sa haute taille.

« Je croyais que tu te mourais, dit-elle, en notant que le vieil escogriffe porte bien ses quatre-vingt-quatre ans.

— Serais-tu venue à moins que je sois à l'article de la mort ? »

Pour la deuxième fois de sa vie, Judith se tient dans cette pièce interdite de l'ancien presbytère de pierre. À seize ans, elle mourait d'envie de partir ; son parrain l'a poussée à voler de ses propres ailes. « Pars sans hésitation, pars sans bagage. Vole et vois. Quand tu auras assez volé, quand tu auras assez vu, tu sauras où atterrir pour de bon. » La question demeurerait : où s'envoler ?

Aubray l'invita dans l'attique. Sur la tablette d'une crédence, il prit une boîte de casuarina, l'informa-t-il, et la renversa. Les cartes postales s'étalèrent sur le plancher. « Choisis une destination. »

Elle rit de surprise et de plaisir en reconnaissant parmi les cartes éparées la sienne avec ses chats orange qui caracolaient. Son regard glissa de ce dessin d'enfant vers la photo d'une montagne avec un glacier se reflétant dans un lac turquoise. Au verso, elle lut : Lac Peyto, Parc national Banff.

Judith s'envola en pensée à YYC. Pendant que le pilote faisait faire à l'avion un virage sur l'aile en préparation à l'atterrissage, elle vit l'éblouissante chaîne de montagnes aux portes de Calgary.

« Ils vont exproprier la rue en entier pour construire des condos de luxe, dit la voix de café. Sauf le presbyt qui sera le point de mire de leur vision d'architectes. Le projet tombe à l'eau à moins que tout le monde ne vende. Les crétins ! Ils ont dit oui. Tu comprends, on paie le gros prix pour leurs bicoques.

— Et toi, tu fais le bocqué.

— On s’amuse comme on peut. »

Il avait démoli tout l’intérieur ; vidé les pièces ; scellé portes et fenêtres ; inondé le sous-sol et le rez-de-chaussée. Ruiné, le rêve des bâtisseurs de cathédrales. Finalement, à coups de massue, il avait crevé les escaliers jusqu’à la dernière marche et avait cimenté la porte de son refuge. Enfermé dans sa cabine de pilotage, le commandant Aubray avait choisi la seule issue possible.

Après tout, peut-être pas. La face cachée de la lune. En avion, il aurait voulu, une fois, voir la face cachée de la lune. La lune ronde comme un ventre de femme brillait folle de joie dans la fenêtre cette nuit-là qu’il songeait à se défenestrer. Mettre fin à son transit interminable, surtout maintenant qu’on devra faire sauter la baraque. Se jeter par la fenêtre, les bras déployés comme les ailes de soie des premiers avions. Sentir l’air sous son corps le soutenir. Un instant.

Puis, elle, la belle vilaine, sa Judith des montagnes, est apparue sur la face blanche et ronde de la lune. Faire un rappel. Sauter dans le vide, mais être aux commandes, attaché à sa corde. Atterrir en douceur. À l’époque où les passagers applaudissaient les atterrissages en douceur, on applaudissait beaucoup le commandant Aubray. Tant de fois, les passagers se croyaient encore en vol, alors que l’appareil s’était déjà posé. Vol sans escale. Descente en rappel.

Il fallait qu’elle vienne. Une carte postale jetée à la poste, impossible. Manque de temps, les démolisseurs au bout de la rue. D’ailleurs, il s’était déjà emmuré ici. Heureusement, il avait son cellulaire.

Et au fait, sa minicaméra vidéo numérique qu’il a l’intention de lui offrir.

Un gros anneau cimenté dans la maçonnerie sous le toit servira d’ancre à toute épreuve. Futiles, les protestations de Judith. Il ne l’a pas appelée pour qu’elle lui porte secours ni pour qu’elle le descende comme s’il était cette crédence, là.

Judith assujettit la corde en la passant dans l’anneau jusqu’à son milieu, s’assurant que les deux extrémités et tout le mou ont bien atterri dans le jardin. Pendant qu’elle sangle

son propre baudrier autour de la taille du parrain toqué, elle fait au pilote une série de recommandations essentielles. Surtout, insiste-t-elle, qu'il ne lâche jamais la corde de sa main droite; sa main droite contrôle la descente, sa main droite est le frein vital. La voix de café ordonne à la guide de montagne de descendre la première avec instructions formelles de le filmer, avec défense expresse de lui poser la moindre question sur son plan de vol.

Dans le jet privé qui la ramène à YYC, Judith ouvre le colis qu'Aubray avait glissé dans son sac à dos. La collection complète des cartes postales; certaines marquées de ses brefs messages à elle. Sur une carte montrant le pont Charles à Prague, elle avait écrit son numéro de téléphone satellite, celui qu'elle utilise en montagne. En travers des chiffres, il avait griffonné: « On ne va pas se raconter nos vies, bâtard! »

Judith visionne les images qu'elle a enregistrées. Le commandant Aubray dans son impeccable uniforme fait durer la descente. Il court de long en large sur le mur; les pieds à plat sur les pierres, se soutient immobile pour observer sa rue qu'on métamorphosera, quel que soit le sort de l'ancien presbytère; pendule humain, se laisse osciller dans le vide; reprend l'acrobatie aérienne; descend en vrille; pique du nez, se redresse, continue sur sa lancée. Vol plané du pilote de ligne qui hurle, étourdi de bonheur, qui glousse, goulu d'apesanteur.

Judith ferme l'appareil juste avant l'atterrissage du commandant Aubray à YUL. Son parrain téméraire, maître de l'air qu'on applaudissait à tout rompre.